

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Aveline

Josée Levesque



Number 77, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3460ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Levesque, J. (2004). Aveline. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 41–55.

# Aveline

Josée Levesque

J'ai cru voir sur mon cœur un  
essaim de corbeaux.

Émile Nelligan

**L**e mépris de soi survient chez certains humains dès leur naissance. Le mien, au fil du temps, est devenu une maladie. Quand je ferme les yeux et que je regarde le dedans de mon être, j'y vois des gales qui, chaque jour, s'agrandissent. Cette maladie de l'âme se nomme la lèpre intérieure.

Voilà déjà bien des années, j'ai détruit mes miroirs, car lorsque j'y voyais des parties de mon corps, j'éprouvais le besoin d'y creuser des trous pour voir la graisse s'en échapper. Avec enthousiasme, j'empoignais un bourrelet de chair molle que je tenais bien serré entre mon pouce et mes doigts. J'y enfonçais une aiguille à laine. Dès que la douleur devenait insupportable, je retirais l'aiguille, mettais mes mains de chaque côté du trou, et je pressais le plus fortement possible. Après avoir creusé des dizaines de trous dans les zones les plus volumineuses de mon corps, j'ai dû admettre que la graisse, ça ne coule pas. Le sang oui, mais jamais le gras.

Et là, parce que je viens de faire un geste lucide contre mon corps et que j'en assume l'entière responsabilité, médecins et psychologues défilent devant mon lit avec leur air de compassion acheté dans un dollarama. Tout surpris, ils demandent :

— Pourquoi être allée si loin ? Vous auriez dû demander plus d'aide, nous dire que vous aviez souffert de cette étrange expérience. Pourquoi ce silence, mademoiselle Bernier ? C'est malsain, le silence. L'an dernier, tout semblait vous convenir, vous étiez une patiente modèle... si vous nous aviez parlé, vous n'en seriez pas là... c'est terrible, ce que vous avez fait là...

Lors de ma première admission dans cet hôpital, les docteurs et les psy, les mêmes qui déambulent devant ma face aujourd'hui,

avaient été unanimes. « Il faut comprendre qu'il ne vous voulait aucun mal... un pauvre vieux malade... c'est la première fois qu'une chose pareille arrive... même ici nous sommes décontenancés... et si vous étiez tombée sur un être violent, cela aurait été bien pire... mais on comprend, c'est pas drôle, une chose pareille... au moins il ne vous a pas blessée... pauvre vieux, si confus... vraiment confus... hum... pas drôle la confusion. Le pardon est salutaire... (lui, c'était le dieu de service avec son collet étrangleur) le pardon donne des ailes, ma fille. » Quand je lui ai dit qu'une grosse femme comme moi ne volerait jamais même avec un moteur et des ailes de tôle, il a soupiré, brassé la tête de droite à gauche, puis il est parti en disant : « Je vais prier pour vous, mon enfant. » Les seules paroles spontanées qui m'ont échappé sont restées coincées dans le collet étrangleur d'un curé qui s'écoutait parler.

J'ai été humiliée par un vieux débile en manque d'altruisme, et personne n'a vraiment souhaité savoir ce que j'ai vécu. L'an dernier, ils auraient pu se rendre compte que le dédain de soi, c'est comme un os de poulet dans la gorge et qu'exprimer la honte de soi, c'est avouer à l'autre les horreurs de soi. Et que dire, c'est montrer du doigt. Et là, ils sont tout abasourdis qu'une femme, quand même saine d'esprit, ait fait un tel geste et qu'elle ose même s'en dire assez satisfaite. Moi, qui avais si bien compris, selon eux...

Eh oui, celle-là même qui avait sans cesse répété leurs derniers mots, leurs maudites fins de phrases toutes mâchées d'avance : oui, je comprends... oui, cela a du bon sens, il est vieux comme vous dites, il fait si pitié, comme cela est vrai... vous avez raison, vous n'avez pas tort... Je sais... je sais... moi aussi, je serai vieille un jour...

Si j'ai fait ce geste contre mon corps, c'est surtout pour évacuer la colère que l'ingestion massive de nourriture ne calmait plus. Je me sentais insignifiante devant Dale. J'ai cru un instant en une sorte d'amitié entre nous, mais sa vitalité, sa maudite énergie de vivre, son bel esprit, son corps beau, sa forme physique, cette manière de rendre les gens heureux de sa présence,

c'est à moi que tout cela a fait mal. Dans le fond, je me suis sauvé la vie, car si refuser de manger peut tuer, le contraire, quand tu veux pas te faire vomir, tue tout autant.



Cette histoire débute à la mort de mon père. Je n'étais pas retournée par chez nous depuis plusieurs années. Je n'éprouvais aucun plaisir à revoir le Bas-du-Fleuve. Mais comme j'avais droit à une semaine de congé payée pour aller l'enterrer, je suis partie le lendemain vers mon Rimouski natal.

Rien n'avait réellement changé. Le rang était aussi droit et poussiéreux et les fermes s'y alignaient toujours de chaque côté. Un seul changement notoire, une multitude de corbeaux tachant le ciel bleu. Un été des corbeaux! J'en avais déjà entendu parler, mais jamais je n'y avais assisté. Moi qui ai une sainte peur des oiseaux à cause du film de Hitchcock, *Les oiseaux*, j'étais servie. D'en voir autant tourner dans le ciel me donnait une chair de poule énorme et avec le tas de chair que j'ai sur le corps... une chair de poule, ça dure longtemps sur moi.

Certaines personnes croient que les corbeaux représentent le Mal sur la terre. En tout cas, ils n'étaient certainement pas venus chercher l'âme de mon père, car une âme comme la sienne, le diable n'en voudrait même pas. Mon père était un homme petit malgré ses six pieds. Un minus dans son esprit, un dépossédé de la capacité d'aimer et qui n'a jamais cherché à en comprendre la raison.

Après de longues heures de route, j'ai enfin garé ma voiture devant la ferme de mes parents. En mettant les pieds sur le sol, j'ai ressenti une grande et fabuleuse contrariété d'être dans ce lieu. Contrariété qui, je le savais, me donnerait un air maussade et désagréable. Dans cet état-là, je suis tellement mal dans ma peau que les gens autour de moi deviennent inévitablement mal dans la leur. C'était et c'est encore insupportable. Je suis prisonnière d'un corps hideux et parce que j'y suis coincée, parfois mon cœur devient aussi laid que lui. C'est ça, la lèpre

intérieure. Sans cette contrariété, j'aurais été sans émotions, car je ne ressentais aucune peine pour la perte de mon père, ni pour le deuil que subissait ma mère.

Mon père avait une si petite personnalité que ça l'obligeait à être d'accord avec tous ceux qui avaient une opinion, bonne ou mauvaise. Et plus particulièrement encore avec les diplômés universitaires qu'il estimait plus intelligents que les autres. Mon père n'a jamais fait la différence entre le savoir et l'intelligence. Un jour, je devais avoir sept ou huit ans, un médecin de Québec dont la voiture était en panne est venu demander de l'aide à notre ferme. Il a raconté à mon père que j'étais beaucoup trop grosse pour ma taille et mon âge et qu'il était impératif qu'on me mette à une diète efficace. Mes parents ont promptement réagi. Deux jours plus tard, affamée, j'allais manger des œufs crus dans les poulaillers voisins en plus d'aller voler de la nourriture dans les épiceries et les dépanneurs.

Avant tout ça, la nourriture représentait pour moi un acte de vie normal. Quand j'avais faim, je mangeais. C'était simple. Toute mon enfance, j'ai été privée de chocolat, de croustilles, de gâteaux, de sucreries. Ils ont tout rationné. À l'école, certains professeurs s'indignaient devant la pauvreté de mes repas et l'échec évident de cette méthode radicale. Si je n'avais pas volé de nourriture, je crois que je serais morte de faim. Ils ont créé en moi un manque insatiable. Une épouvantable peur de la faim. Encore aujourd'hui, je mange sans arrêt. Tant que la nourriture peut entrer, je bouffe. Après, je vais m'étendre pour dormir avec la seule joie qu'à mon réveil je pourrai me remettre à manger. Parce que dormir aide à la digestion. Durant la nuit, dès qu'il y a un peu d'espace dans mon estomac, je m'éveille, mange un petit quelque chose et me rendors paisiblement.

L'enterrement de mon père fut un spectacle. Les croque-morts ont échappé sa tombe dans la fosse remplie d'eau de pluie. Les corbeaux tournaient à basse altitude autour de nous comme des vautours. Le ciel, menaçant de nuages, semblait vouloir à tout moment nous tomber sur la tête. Les paroissiens tenaient chapeaux et casquettes d'une main et gesticulaient de l'autre en

criant pour essayer de se faire comprendre. Le vent puissant, soufflé par la marée montante, charriait des branches et des feuilles dans toutes les directions. Hitchcock aurait certainement adoré. Un vieux radoteux discourait en gueulant que jadis, dans les temps très loin de naguère, le frère d'un cousin d'un oncle mort depuis bien longtemps avait vu de ses yeux un tel ramassis d'oiseaux noirs. Mais qu'en fait il ne s'était rien passé de bien maléfique, sauf que les patates avaient eu le cœur pourri.

J'ai regardé et écouté ceux qui, à l'église, quelques minutes plus tôt, semblaient pleurer mon père. Puis une chose étrange s'est passée en moi. Mes forces de femme laide et inapprochable m'ont laissée tomber. Moi qui ne manifestais jamais d'émotions, j'avais une envie pressante de hurler. Le ridicule de la situation probablement. Des cons dans le fond du trou forçaient comme des bœufs pour remettre mon père sur le dos et, à côté de moi, des gens regardaient les corbeaux en discourant sur la récolte des patates. Quant à ma mère, fidèle à elle-même, elle restait bien droite et sans bouger sur la chaise que le croque-mort avait placée pour elle. C'en était trop. Je ressentais comme une peine, une sorte de chagrin immense qui n'avait pas sa place. Je suis sortie du cimetière avec comme seule idée de repartir pour Québec, de retrouver mon appartement rempli de bouffe dont je peux disposer sans que personne me regarde. Quand je mange moins, je me sens nerveuse et sans protection.

En quittant le cimetière, j'avais juste le goût de crier. Avoir de la peine pour la mort de mon père était inconcevable. Pire, inconvenant. On ne peut pas pleurer un père qui n'a pas été un père. Je suis partie en laissant derrière moi les croque-morts qui s'épuisaient dans la fosse, le vent qui voulait tout arracher, les corbeaux qui, à eux seuls, formaient un nuage plus noir que celui de l'orage qui arrivait sur tous ces vieux discourant patates. J'ai marché lentement vers ma voiture en sachant que tous me regardaient en se disant : « La quille à Bernier s'est pas encore trouvé d'allée. »

Sur la route, un magnifique orage a éclaté. Des éclairs à trois branches semblaient frapper le fleuve. Et un vent violent poussait l'embrun des vagues loin de l'eau. Puis, le vent s'est apaisé et

une trombe d'eau est tombée du ciel. J'ai immobilisé mon auto sur l'accotement, parce que j'avais l'impression que j'étais en train de mourir étouffée, et ce n'était pas à cause de l'orage. Après quelques minutes, j'ai quitté la voiture pour descendre près du fleuve. La pluie tombait maintenant droite et chaude, comme si le ciel me pleurait dessus. Le serrement de ma gorge s'est dénoué dans un cri qui n'en finissait plus de crier. Des émotions montaient parce que j'avais le ventre vide. Un surplus de rage et d'amertume. Ce n'est pas cette pâte molle qui me servait de père que je me suis mise à pleurer. Non, plutôt la fin d'une grande espérance rangée inconsciemment sous ma tonne de graisse. Je n'avais pas le deuil d'un père à faire, mais celui de la dernière chance d'en avoir un vrai. Plus aucune possibilité maintenant qu'un homme m'aime, qu'une présence masculine enrobe quelque peu ma vie. J'ignore combien de temps je suis restée là à pleurer l'accumulé de mon cœur.

Un brouillard épais s'est rapidement formé sur le fleuve. Et moi, je restais là, incapable de bouger, le regard perdu dans le vide laissé par la tempête. Puis, dans la brume chaude, j'ai aperçu la silhouette d'un homme chapeauté et voûté avançant vers moi. Il portait à la main une canne en bois tordu, comme on en trouve partout sur la grève. L'homme m'a observée et la honte m'a éclaté en pleine face. J'étais assise sur la seule roche de la plage. Et cette roche, sous ma corpulence, devait avoir l'air d'un misérable caillou que j'écrasais. Mes rares et minces cheveux étaient collés à mon crâne, ce qui amplifiait inévitablement les traits ingrats de mon visage. Assise ainsi avec tous mes vêtements détrempés qui moulaient mon corps, l'homme me voyait avec ma graisse qui débordait de partout. L'image devait être surnaturelle. Un morse du pacifique qui s'échoue sur une berge du Saint-Laurent! J'aurais voulu m'enfuir ou, comme un mollusque, me terrer dans le sable. Trois cent trente-deux livres de graisse sur un corps de cinq pieds et quatre pouces, ça ne se déplace pas facilement, surtout quand la graisse est restée figée un bout de temps au même endroit. La gravité dans mon cas, c'est dans les deux sens qu'elle existe et s'applique : dans la loi et dans l'état.

J'ai reconnu le vieux Stanley. Un homme sénile et rabougri depuis la mort de sa femme il y a plusieurs années. Stanley vivait seul sur son île huit mois par année. Parfois, il venait sur le continent pour se ravitailler. À la faveur de la marée montante, il devait rentrer chez lui. Il a gardé le silence, m'a observée d'un œil puis a dit :

— Ben maudit baptême ! J'en crois pas mon œil. T'es revenue.

— Quoi ? Mais de qui parlez-vous ? Vous devez me prendre pour une autre.

— Ben non de non ! Tu fais ta drôle ! T'es facile à reconnaître. Pis ça fait un bout que je te cherche, mais je savais que tu reviendrais comme ça, sans prévenir. C'est dans ta nature de vouloir quitter l'île. T'aimais ça, me jouer des tours... Voyons, ma belle, comment on peut oublier son homme ?

Je n'en revenais pas. Il me prenait pour Berthe, sa femme. Je le savais barjo mais là...

— Donne ta main, ma grosse pitoune, on retourne à maison, pis je m'en vas te soigner ben comme il faut. Tu partiras pus. Voir si ç'a d'l'allure t'as l'air toute malade. Tu tremblotes de partout. M'en vas te faire ta tisane de bouleau.

— Je ne suis pas votre femme, je suis Aveline Bernier, mes parents ont une ferme dans le rang d'en haut. Mon père vient de mourir. Comme votre épouse, Berthe, voilà beaucoup d'années !

— Le docteur, y'a dit que tu serais un brin mélangée. C'est pas grave, m'en vas t'arranger ça de suite.

Stanley a fait quelques pas vers moi. Je croyais qu'il désirait m'aider à me relever, mais au lieu de ça, il a levé son bâton dans les airs. J'ai même pas eu le temps de réagir. J'ai vu le bâton changer de direction, faire comme un demi-cercle et j'ai reçu un coup sur la tempe.

□

À mon réveil, un pansement comprimait ma tête et un collier de cuir relié à une chaîne amarrée au sol entravait mes



déplacements. J'étais nue sur un matelas posé par terre. Moi, personne ne m'avait jamais déshabillée. Et lui, il avait vu toute ma graisse, toute ma peau remplie de vergetures mauves. Il avait vu mon gros ventre si pendant qu'il en cachait les poils de mon sexe. Mes joues sont devenues de feu. Mon sang coulait si rapidement dans mes veines que je sentais mon poulx battre dans mes oreilles et même dans mes poignets. J'ai souhaité un infarctus violent... Au lieu de ça, mes yeux sont devenus mouillés et brûlants.

J'ai respiré, respiré pour essayer de me calmer. J'étais une brûlée vive sans ses pansements. Une chose terrible m'a sauté aux yeux : mes sous-vêtements suspendus à une corde. Mes grands sous-vêtements, mes énormes sous-vêtements, étirés pour sécher. Une forme de honte encore jamais ressentie m'a foudroyée. Stanley est entré et je n'avais rien pour me cacher. Rien pour atténuer la honte. Il me scrutait de tout bord tout côté avec son œil valide. Puis il a dit :

— T'as pris du poids, ma Berthe. Ton voyage dans le sud, y'a été trop long. Je te l'avais dit que les Américains y mangeaient gras pis mal. T'es rendue assez grosse que j'ai pas pu te grimper dans notre lit. Su'a berge, hier, tu faisais le poids. Alors, je t'ai sanglée sur les gilets de sauvetage pis t'as flotté avec la marée pis là, je t'ai attachée, tu sais, comme le vieux dans le film avec son gros poisson. Une chance qu'ici y'a pas de requins. Après, je t'ai sortie de l'eau avec le treuil. Comme quand on a déménagé ton piano. Orgarde, y'é encore là qui t'attend. Je vas te soigner comme avant, ma Berthe, comme avant.

Ils ont mis un mois, tout un mois, avant de me retrouver. Un mois attachée à ce matelas. Un mois à déféquer devant lui dans une chaudière plus petite que mon fessier. Un mois à me faire toucher. J'ai demandé, supplié, quémagné. J'ai juré le silence, mais rien n'a entamé son délire. Il me tripotait constamment, mais jamais je ne m'y suis habituée. Même pas un peu.

Chaque fois qu'il me regardait ou me touchait, une haine profonde, une haine contre mon corps, m'agitait l'âme et le cœur. À chacune de ces fois, une fatigue généralisée s'emparait de mon

être. Je restais étendue avec une pesanteur qui affligeait chaque partie de mon corps. Dès que j'essayais de bouger, une sorte de brûlure s'emparait des muscles que je sollicitais. Mon seul réconfort était la nourriture. Pour assouvir mon besoin d'en avoir, je devais me laisser faire et sans bouger. Quand je n'obtempérais pas, il me la retirait.

Personne ne pourra imaginer la force de la haine que j'ai ressentie envers ce moi qui m'anime et qui ose encore respirer. Deux fois par jour, il me frottait vigoureusement avec de l'eau savonneuse. Il parcourait avec ses mains tous les affreux replis et bourrelets qui forment mon corps. Il écartait mes fesses et mes jambes, levait mes bras, ouvrait ma bouche, rien ne m'a été épargné. Non, rien.

Il y a dans chaque histoire humaine des événements indécibles, des événements si singuliers, si incroyables que même la honte s'y perd en conjectures indéchiffrables. À moi, c'est arrivé la veille de ma délivrance. Stanley m'avait promis une surprise pour la fin de mes menstruations. Il surveillait avec surexcitation l'écoulement de mon sang.

— Tiens, qu'il a dit. Te voilà retournée dans ta jeunesse. T'en fais pas, ton Stan, y se souvient de ce que t'aimes quand ton sang coule pus.

Quand mon sang a cessé de couler, Stanley est arrivé nu près de moi avec une bouteille de vin. J'ai bu vite et beaucoup, car j'étais plus mal à l'aise qu'à l'habitude. Il m'a dit de m'étendre, j'ai essayé de refuser.

— Tu fras pas ta toquée à soir. Si tu te laisses pas faire, tu vas rester ici toute seule. Si je t'ai pas donné beaucoup à manger aujourd'hui, c'est pour pas que tu dormes. Tu te bourreras la face pour dormir après ; pis ça, c'est si t'es fine.

J'ai obéi, brisée par ma peur de crever de faim. Il a commencé à caresser mes pieds, puis mes grosses jambes pour diriger rapidement ses mains dans l'ouverture de mon sexe.

— Je viendrai pas ben dur que je pense, ma Berthe. Chus vieux. J'aurais ben dû partir avec toi aux États, t'es restée jeune, toé. Mais je vais t'honorer quand même, je sais que t'aimes ben

ça. Pis toé aussi, tu vas m'honorer. Tu suceras fort, le plus fort que tu peux, j'vas aimer ça pareil, c'est certain. Ça peut pas faire autrement, ma Berthe.

Il a plié mes genoux, ouvert mes jambes, écarté avec ses mains le gras de mes cuisses. Il a penché sa tête et il a léché mon sexe. On ne m'avait jamais fait ça à moi. J'étais hors de moi. Pas en colère, non, mais incapable de rester dans ma lèpre intérieure. Toujours en gardant sa tête dans mon sexe, Stanley s'est tourné, a couvert mon corps de son corps et il a introduit sa queue dans ma bouche. Ensuite, il a fouillé mon sexe avec ses doigts. Et j'ai aimé ça. Et j'ai laissé le sexe de Stanley bouger dans ma bouche. Et j'ai tété le sexe de plus en plus dur de Stanley. Et un liquide chaud a inondé ma bouche. J'aurai aimé que cela ne s'arrête jamais. Je savais qu'une partie de moi ne voudrait pas survivre à ça, parce que c'était pas normal, ce qui arrivait, c'était mal parce que j'aimais faire bafouer mon corps.



Il a fallu trois semaines avant que mon patron ne téléphone à ma mère. Et une autre pour qu'on me retrouve. C'est le propriétaire de l'épicerie du village qui avait confié à la police que le vieux de l'île achetait une quantité impressionnante de nourriture. Personne n'avait vu de une voiture abandonnée, car Stanley l'avait cachée dans une grange abandonnée.

À part l'irritation au cou due au collier de cuir, je n'avais rien. Et comme Stanley avait été prévenu par téléphone de l'arrivée d'une visite, il m'avait rendu mes vêtements. Le policier, après avoir pris ma déposition, que j'ai faite très épurée, s'est esclaffé en disant que j'avais eu des vacances cinq étoiles. Que ce bon vieux Stanley avait cela dans sa nature, d'être un homme bon. Ils ont tous pensé comme lui, car j'ai été incapable de dire la vérité. Le curé du village était même venu me rendre visite à Québec pour me confier qu'il prenait Stanley sous sa protection. Que je manquerais de charité chrétienne de briser le peu de vie qu'il restait à cet homme si dévoué à la mémoire de sa femme.

Je suis revenue immédiatement ici, à Québec. Par mesure de prudence, ils m'ont hospitalisée. Mais j'étais une femme solide, intelligente, donc j'avais assez de jugeote pour comprendre que ma vie n'avait pas été en danger et que le pauvre bougre s'était donné beaucoup de mal pour s'occuper de moi. Ces mêmes cons qui s'indignent aujourd'hui devant l'ampleur de mon geste m'avaient alors conseillé de remettre en perspective mon complexe d'obésité, certainement augmenté par le manque d'intimité inhérent à ma captivité. « Vous savez, Aveline, beaucoup de gens vivent avec des différences aussi remarquables que la vôtre. Pensez juste un instant aux amputés, aux brûlés, à tous ceux qui ont des maladies de peau. Vous voyez, vous n'êtes pas la seule... »

J'ai donc ravalé ma honte et ma colère, tant celle que je ressentais envers moi que celle que j'éprouvais envers le vieux, et j'ai repris ma vie où je l'avais laissée avec en prime cette confusion dans mon esprit à propos des sensations sexuelles ressenties.

J'ai fait des efforts pour ne plus penser à Stanley, et au deuil du père que je n'avais pas eu. Mais chaque geste du quotidien réactivait des sensations insoutenables. D'un rien, mes joues devenaient en feu, je tremblais pour tout, mon cœur battait fort sans que j'en comprenne la raison. L'ampleur de ce qui me rattrapait déclenchait en moi un tel déversement de rage et de honte que cela ravageait ma vie.

Pour essayer d'aller mieux, il n'y avait qu'un seul remède, le plus efficace des remèdes, celui qui peut changer le cours d'une vie : maigrir. Durant quelques jours, au prix de gros efforts, j'ai moins mangé. En une semaine, je me suis sentie mieux. Mais quand une grosse commence à sentir qu'elle perd du poids, le drame arrive. Perdre du poids déclenche un rêve cruel : celui de plaire à un homme, celui d'espérer l'amour, pas un grand amour, mais juste assez pour se reconnaître parmi les autres. Pourtant, les grosses femmes comme moi savent que même plus minces, elles ne plairont jamais aux hommes, car un corps vidé du pire de sa graisse, ça ressemble à une montgolfière échouée et pas encore

tout à fait dégonflée. Alors, pour que le désir cesse, les grosses s'empiffrent pour ne plus avoir l'audace de rêver.



L'histoire de Dale coïncide avec mon retour au bureau, ce retour d'après mes vacances sur l'île du vieux débile et mon petit séjour aussi ridicule qu'inutile à l'hôpital. Dale fut engagé pour m'aider à mettre sur pied de nouveaux projets.

Dale est beau et dans la jeune vingtaine. Beau comme le sont les gens ordinaires. Je veux dire qu'il a d'abondants cheveux noirs, que la peau de son visage est lisse et vierge de toute marque tangible de la vie. Un peu comme s'il venait de venir au monde. Les yeux de Dale sont d'un vert tellement clair que ceux des chats dans la nuit paraissent mats en comparaison des siens. Ce jeune homme a tout pour lui : grandeur, masculinité, minceur et diplômes. Dale fait partie des gens socialement normaux. Facile de les reconnaître. Dans la rue, ce sont eux qui se retournent sur mon passage et me dévisagent outrageusement. Les gens difformes comme moi, on nous remarque davantage pour ce que nous n'avons pas, une certaine beauté. Rarement pour ce que nous sommes vraiment. Si on voit des chiens dans la rue, on leur prête une vague attention. Mais si on croise un chien à qui il manque une patte, là on le remarque.

Dale me semblait pourtant différent. Il avait une forme de compassion envers moi qui n'était pas excessive, pas trop forcée. Et, à cause de tout ce que je venais de vivre, ça m'a fait du bien. Et pour une rare fois, j'ai laissé une personne socialement acceptée m'approcher un peu. Je sentais qu'il avait besoin d'une amie. D'une personne peu bavarde avec qui communiquer son trop-plein de vie, ce trop-plein d'existence qui me fait tant défaut.

Au fil des semaines, Dale a pris beaucoup de place dans mes journées de travail. Il entrait à tout bout de champ dans mon bureau avec son beau sourire et ses yeux de chat de nuit. Sa présence vivifiante chassait, pour quelques minutes, l'angoisse qui, de jour en jour, me grugeait le dedans du cœur. Dans tout

l'espace de mes silences, Dale prit l'habitude de me raconter sa vie. Puis, sans trop de préambules, le propos s'est porté sur sa vie intime. J'aurais tant aimé qu'il ne me parle pas de cela.

— Y a juste à toi que je peux dire des choses de même. Parce que toi, tu es un tombeau, Aveline. J'ai jamais vu ça dans toute ma vie, une personne comme toi qui n'a pas besoin de parler. Moi, je suis une vraie toupie. Mais j'ai une vie tellement *high* qu'il faut bien que ça se sache. Tu témoigneras de ma vie, Aveline. Un jour, tu écriras ma biographie et tu l'intituleras : *Dale le hot des hot, l'homme le plus chaud des tours à bureaux de tout le Québec*. Pis je te dis qu'on va en vendre des copies, juste pour les filles de l'immeuble : des centaines d'exemplaires. J'en saute deux par jour minimum. Une le matin, pis l'autre au dîner. Et si la journée est bonne, une autre à la fermeture des bureaux.

L'affection que je portais à Dale s'est transmuée en infection. Parfois, j'avais le sentiment qu'il était un goéland tournant autour de la poubelle que j'étais pour lui. Poubelle dans laquelle il déversait son intensive vie. Sa vie d'homme qui plaît et qui adule les beaux corps de femmes.

— Des corps comme ceux des actrices de cinéma, Aveline. Des corps parfaits qui me font bander rien qu'à en parler.

Moi, figée dans ma rage et dans ma graisse, je souffrais. De jour en jour, et sans qu'il s'en aperçoive, j'ai laissé Dale prendre encore plus d'espace autour de moi. Pas par amitié, mais pour mieux le piéger. Il me posait des questions et imaginait des réponses sur la base des quelques onomatopées que j'émettais de temps à autre. Et enfin, ce petit con m'a offert sur un plateau d'argent ma délivrance.

Un jour, il est arrivé dans mon bureau en me demandant d'aller photocopier avec lui les dossiers pour une réunion urgente. Il s'est approché de moi et m'a demandé comme ça, directement et sans ménagement, de lui montrer comment ça baisait, une grosse femme parce que ça manquait à sa culture.

— Toi, t'es mon amie, Aveline. Je ne veux pas te faire l'amour, car je sais que tu pourrais tomber amoureuse de moi. Je fais ça à toutes les femmes que je baise. Mais j'aimerais ça voir le

corps d'une vraie grosse femme. Pis comme on est amis, je sais que tu vas vouloir. Je veux ça pour une raison bien simple. Quand je vais avoir baisé toutes les femmes sexy, je vais devoir me rabattre sur les plus vieilles et les plus grassettes. Alors je vais être fin prêt. Je ne veux pas changer ma Cadillac pour un dix roues, mais faire du quatre par quatre de temps en temps, ça me ferait rien. Si je peux voir une vraie grosse comme toi, ben le choc va être moins grand.

Tout en moi est devenu translucide. L'idée était si bonne que spontanément j'ai souri et mieux respiré. Dale a interprété ce sourire comme un consentement. Et je ne l'ai pas détrompé. J'avais le scénario parfait. Il allait en prendre pour son rhume et moi, j'allais lui en donner à voir, de la graisse.



C'est il y a quelques jours que j'ai fait ce geste lucide contre mon corps. Pour cela, j'ai dit à Dale de venir me rejoindre dans la salle de photocopie une demi-heure avant l'ouverture du bureau. Je suis arrivée avant lui pour préparer la scène du crime. J'avais placé la cisaille sur la table qui se trouve devant la porte d'entrée. J'ai monté à son maximum de hauteur une chaise de bureau. Ensuite, j'ai attaché une corde à l'extrémité de la lame, là où, d'habitude, on pose la main qui fait descendre le tranchant sur la pile de papier placée sur la base de métal. Après, j'ai attaché la corde de manière à ce que Dale, en tirant la porte pour l'ouvrir, fasse descendre la lame sur moi comme une guillotine. Ce jeune blanc-bec voulait voir ça, de la graisse sur un corps de bonne femme ? Il a été servi. Je me suis assise, j'ai étendu le bas de mon ventre sur la base métallique de la cisaille. J'ai installé mon gros bourrelet mou à la place d'un tas de papier. Puis, je l'ai maintenu là à l'aide de ruban adhésif gris, parce que je crois que le courage m'aurait manqué à la dernière minute. Et quand Dale a ouvert la porte, la lame a instantanément traversé ma chair grasseuse, comme je l'avais prévu.

Une chose surprenante est arrivée. Cette douleur physique et insoutenable a atténué puis apaisé la honte et la colère qui me

dévorait le cœur. Comme je m'étais également attachée à la chaise avec le ruban gris pour être sûre de ne pas bouger, j'ai pu voir la figure de ce cher Dale. Il a posé ses mains sur sa bouche pour diminuer la force de son cri. Je suis restée lucide juste assez de temps pour l'entendre demander : « Pourquoi ? Pourquoi moi ? Dis, c'est pas à cause de moi que t'as fait ça, Aveline ? Je voulais pas te faire ça, pardon si c'est moi. À l'aide, au secours ! » Après, je dois avouer que j'ai perdu la carte.

À mon réveil, j'avais des tonnes de fleurs autour de mon lit. Elles sont de Dale. Je crois qu'il a compris maintenant. Tous les jours, Dale communique avec le poste des infirmières afin qu'on lui donne de mes nouvelles. Et tous les jours, depuis plus d'une semaine, il demande si je veux le recevoir. Sur les cartes des bouquets de fleurs, il implore mon pardon et proclame sa sincère amitié. Après avoir vu mon horrible corps, peut-être qu'entendre l'histoire de ma lèpre intérieure lui sera supportable. Et si je me racontais maintenant... et si la vie pouvait devenir tolérable...